

— Combien y a-t-il de temps que cela vous est arrivé ?

— Cinq jours, reprit Baraja.

— Diable ! votre fidélité à votre serment n'est pas sans mérite ?

Les deux aventuriers, après avoir échangé ces confidences entre eux commencèrent à s'entretenir de l'espoir qu'on fondait sur l'expédition prochaine, des merveilles qu'on racontait du pays qu'elle allait explorer, enfin des dangers qui la menaçaient, au milieu de déserts inconnus.

— Mais bah ! dit Baraja, mieux vaut mourir que de rester avec des trous aux coudes.

— Cela dépend, reprit Cuchillo ; je suis de ceux qui préfèrent les gens avec des trous plutôt qu'avec des pièces.

Cependant la campagne commençait à s'embraser des feux du soleil. Un vent brûlant secouait la cime des arbres ou rasait l'herbe desséchée. Les chevaux des deux aventuriers hennissaient plaintivement, tourmentés par la soif, tandis que leurs maîtres cherchaient le peu d'ombre que laissait tomber le feuillage clairsemé des mesquites.

Baraja reprit la parole :

— Vous allez vous moquer de moi, seigneur Cuchillo, dit-il en s'éventant avec son large feutre ; mais le temps me paraît bien long quand je ne joue pas.

— C'est comme moi, répondit Cuchillo en bâillant.

— Vous agréerait-il alors de jouer sur parole un peu de cet or que nous allons récolter ?

— Je n'osais vous le proposer, seigneur Baraja, et j'accepte.

Il arriva que ces deux hommes, qui tous deux avaient renoncé au jeu, étaient munis chacun d'un jeu de cartes, et la partie allait commencer, quand les hennissements et un bruit de clochette, de pas et de voix qui se firent entendre, annoncèrent la venue probable du personnage important qu'attendait Cuchillo.

CHAPITRE V

LE PACTE

Les deux joueurs suspendirent la partie qui allait s'engager, et tournèrent la tête vers l'endroit d'où venait le bruit.

A l'embranchement des deux chemins, un nuage de poussière tout à coup soulevé indiquait l'arrivée d'une de ces troupes nombreuses de chevaux dont les personnages riches ou considérables de l'État de Sonora ont coutume de se faire précéder en voyage. Ces chevaux, d'une race accoutumée à errer en liberté dans d'immenses pâturages, sont aussi vigoureux, après vingt lieues qu'ils ont franchies sans être montés que s'ils sortaient de l'écurie. On les selle à tour de rôle durant les longs trajets, qui s'exécutent ainsi avec une rapidité égale à celle des postes d'Europe, où chaque relais fournit des chevaux frais. Selon l'usage, une jument ornée

d'une clochette et qui servait de guide précédait la *remuda*(3), composée de trente animaux environ.

Un cavalier de la suite des voyageurs qui s'annonçaient si fastueusement arrivait au galop. Il arrêta la jument, et à l'instant toute la troupe des chevaux fit halte. Au milieu de la poussière que le vent dispersait de part et d'autre, une cavalcade ne tarda pas à se montrer. Elle était composée de cinq cavaliers. Deux d'entre eux paraissaient être les maîtres des trois autres, qui les suivaient d'assez près.

Le premier des deux qui marchaient en tête était un homme dont la stature était au-dessus de la moyenne. Il paraissait avoir dépassé la quarantaine. Un feutre gris à forme basse et à larges bords l'abritait des rayons ardents du soleil. Il était vêtu d'un dolman de drap bleu foncé, richement soutaché de galons de soie, que voilait presque en entier un mouchoir blanc brodé de soie bleu de ciel, qu'on appelle *pano de sol*. Sous une atmosphère de feu, la blancheur de cette espèce d'écharpe sert, comme le burnous des Arabes, à réverbérer les rayons du soleil. A ses pieds, chaussés de cuir de Cordoue de couleur fauve, une large courroie brodée d'argent et d'or soutenait des éperons de fer. Leurs mollettes à cinq longues pointes et leurs chaînettes sonores faisaient entendre ce cliquetis argentin sur lequel les cavaliers mexicains se plaisent à cadencer la marche de leurs chevaux. Son manteau de cheval (*manga*), richement galonné d'or, pendait des deux côtés de l'arçon de la selle, et couvrait de ses plis un large pantalon garni dans toute la longueur des jambes de boutons de filigrane d'argent. Enfin, sa selle, brodée comme les courroies de ses éperons, complétait un costume dont l'ensemble, aux yeux d'un Européen, rappelle les souvenirs d'un autre siècle.

Du reste, ce cavalier n'avait pas besoin du riche costume qu'il portait pour rehausser un grand air qui révélait l'habitude du commandement et la fréquentation du grand monde.

Son compagnon, plus jeune que lui, était vêtu avec beaucoup plus de prétention ; mais sa figure insignifiante et sa tournure, quoique non dépourvue d'une certaine élégance, étaient loin d'avoir l'apparence aristocratique du cavalier au mouchoir brodé.

Les trois domestiques qui suivaient, avec leurs traits noircis par le soleil, leur figure presque sauvage, leurs longues lances à banderoles écarlates et la trousse de lanières de cuir tressées (*lazo*) suspendue au troussequin de leur selle, donnaient à la cavalcade qui s'avançait un air d'étrangeté particulier aux mœurs américaines. Deux mules, chargées d'énormes valises renfermant les matelas nécessaires pour les haltes, et d'autres portant des cantines de voyage, suivaient les trois domestiques.

A l'aspect de Cuchillo et de Baraja, le premier des deux cavaliers s'arrêta, et toute la troupe en fit autant.

— C'est le seigneur don Estévan, dit Baraja à demi-voix. . . Voici l'homme en question, reprit-il en présentant le bandit au cavalier au *pano du sol*.

(3) Troupes de chevaux de relais.